

Préserver le legs de Georges Corm pour mieux interroger notre avenir



par
**Ghassan
SALAMÉ**

Ministre de la
Culture.

Je tiens à saluer l'initiative de l'Université Saint-Joseph pour établir une chaire dédiée à poursuivre la réflexion de Georges Corm sur les relations internationales, l'économie politique et l'histoire des idées. Cette chaire devra à mes yeux se saisir avec courage et lucidité de nos présentes incertitudes pour les déconstruire, les contextualiser et leur apporter les réponses idoines. Les écrits que Georges nous a laissés peuvent éclairer ce chemin, particulièrement sur les trois thèmes les plus récurrents de son œuvre.

Retrouver notre histoire

Le premier est celui d'écrire l'histoire de l'Orient sans la défigurer. Cet « Orient compliqué » (de Gaulle) est un aimant puissant pour les plumes en mal de copie, aussi attirant pour les chercheurs de sensationnel que l'était l'or pour les aventuriers du *Wild West*. Georges Corm procédait au contraire d'une lignée qui entend confier aux autochtones, acteurs comme auteurs, la primeur de la narration. Il ne s'agit pas d'un rejet en bloc de la tradition orientaliste, mais d'une exigence morale, celle de l'empathie de l'historien pour les injustices dont les peuples de la région ont été victimes et les luttes qu'ils ont été contraints de mener pour les redresser, sans toutefois tomber dans l'écueil des versions autorisées par les dirigeants de notre région. Cette double exigence a été largement induite chez le natif d'Alexandrie par la crise de Suez en 1956, une crise dont l'Europe n'a guère tiré les leçons, la relé-

quant nerveusement au tiroir des mauvais souvenirs. C'est pourtant sur les bords du canal que les puissances coloniales ont été évincées au profit des deux grandes puissances de la guerre froide ; que le non-alignement né à Bandung une année plus tôt s'est spectaculairement illustré ; et que le nationalisme arabe a connu le plus grand de ses rares triomphes. Le récit qui en avait été fait dans les langues que le jeune Georges pratiquait contrastait pourtant avec les sentiments qu'il percevait là où il vivait. De là est sans

doute née une saine suspicion face aux narrateurs partisans et à leurs récits amputés, une suspicion qui transparait sans fard dans les pages du *Proche-Orient éclaté* (1983) et qu'il nous lègue en héritage.

Gérer le pluralisme

Sa thèse de doctorat avait ouvert un tout autre champ : celui du pluralisme confessionnel et des meilleures façons de le gérer. Le dilemme était entier et il le reste de nos jours. Tout comme les remèdes contradictoires proposés pour le résoudre : certains entendent ignorer ce dilemme, ou du moins le dépasser, dans un appel à une citoyenneté laïque ; d'autres, au contraire, conscients des racines historiques profondes du phénomène, entendent l'accroître en prônant des formes de séparation qui vont du fédéralisme aux partitions. L'auteur de la *Contribution à l'étude des sociétés multiconfessionnelles* (1971) a très

tôt sonné l'alerte, nous fournissant une analyse et un début de solution. Les décennies qui ont suivi sa parution, loin de rendre ce thème obsolète, n'ont en réalité fait qu'en amplifier l'acuité.

Le thème n'est plus confiné au seul Liban, il s'impose désormais dans la violence sanglante en Syrie comme en Irak, au Yémen comme au Soudan. Il est nourri par l'inexorable montée du culturalisme, par l'exacerbation des passions identitaires et, bien entendu, par l'effondrement tragique des États-nations.

Trouver une issue à ce dilemme n'est guère facilité par les reculs de la modernité au profit d'un post-modernisme woke, ni par la régression patente du droit et de l'État de droit à travers le monde – à commencer par les grandes puissances.

Depuis un demi-siècle, un défi s'ajoute à cette longue litanie d'embûches et l'aggrave sérieusement, celui de la radicalité religieuse. Inviter Dieu dans le dilemme du pluralisme séculaire niché dans des frontières étatiques trop larges ou, au contraire, trop étreintes ne fait pas nécessairement plaisir à Dieu et complique en tout cas notre tâche de simples humains. C'est que la religion est un terme désespérément polysémique : elle est foi, c'est-à-dire une croyance dans des êtres transcendants ; elle est institution, dotée d'un clergé et de serviteurs du temple ; elle est entreprise, en compétition pour le marché des âmes ; elle est aussi souvent un simple

langage tenu par des militants qui servent des causes ayant peu à voir avec la foi... et bien plus encore. Le pluralisme identitaire, tribal, ethnique ou confessionnel n'est déjà pas simple à réguler, mais quand il est décliné en termes religieux, il introduit nécessairement une dose d'absolu qui donne l'impression de devenir insoluble. Une des tâches de cette chaire sera d'effacer cette impression et de démontrer, comme le pensait Karl Marx, que « l'humanité ne se pose jamais que des problèmes qu'elle est capable de résoudre ».

Distinguer l'Occident de ses valeurs

L'œuvre de Georges nous inspire une troisième problématique : notre rapport à l'Occident. Comment extraire les normes et les valeurs de l'Occident sans avaliser ses choix, ses décisions, ses aventures ? Georges n'a pas cessé d'exprimer sa déception, rappelant à l'Occident les valeurs qu'il nous avait transmises sans prendre la peine de les appliquer lui-même. Mais il n'est jamais allé jusqu'à les renier, reconnaissant à l'Occident sa contribution fondamentale à l'apparition des Lumières et à l'invention de la modernité. Nous sommes désormais à un moment de l'histoire où celle-ci s'accélère d'une manière vertigineuse. L'océan entre l'Europe et l'Amérique s'est immensément élargi ; une espèce de connivence plus ou moins assumée entre Washington et Moscou plonge l'Europe dans l'incertitude ; la Chine ne se lasse pas d'améliorer sa place dans le système. Nous sommes face au risque de décomposition de l'Europe, à la régression de la vague démocratique,

à la répudiation de la mondialisation, le tout conduisant à une montée des nationalismes populistes et à une inquiétante augmentation des budgets militaires. Le droit international est joyeusement piétiné ; les organisations internationales ignorées. Plus près de nous, Israël commet les crimes les plus horribles sans susciter la désapprobation arabe ou internationale. La mue du système international est frénétique et elle assombrit l'horizon plutôt que de l'éclairer.

Cette chaire ne saurait se contenter de scruter ses retombées sur nos affaires tant la relation entre notre région et le monde est dialectique : il nous arrive d'influencer le système global aussi souvent que nous sommes affectés par lui. Cette autoroute à double sens, jonchée de victimes et de malentendus, doit nous trouver vigilants à notre paix civile autant qu'aux soubresauts quasi quotidiens de notre région.

Georges était un intellectuel des Lumières, anthropologue et historien, politiste autant qu'économiste, sociologue du milieu local autant que du système global, il était rationnel et esthète à la fois. Mon vœu le plus cher est de voir cette chaire refléter le profil de celui dont elle porte le nom, préservant ainsi son souvenir tout en interrogeant notre avenir.

Ce texte est adapté d'un discours prononcé par le ministre, représentant le Premier ministre Nawaf Salam lors de l'inauguration de la chaire Georges Corm de relations internationales, d'économie politique et d'histoire des idées à l'Université Saint-Joseph, le 22 janvier.